

Nouvelles

Maurice Leblanc

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1 L'homme à la peau de bique

Le village fut terrifié.
C'était un dimanche. Les paysans de Saint-Nicolas et des environs sortaient de l'église et se répandaient à travers la place quand, tout à coup, des femmes, qui marchaient en avant et tournaient déjà sur la grande route, refluèrent en poussant des cris d'épouvante.

Et aussitôt on aperçut, énorme, effroyable, pareille à un monstre, une automobile qui débouchait à une allure vertigineuse. Parmi les clameurs et la fuite éperdue des gens, elle piqua droit vers l'église, vira au moment même où elle allait se briser contre les marches, frôla le mur du presbytère, retrouva le prolongement de la route nationale, s'éloigna, sans même avoir – miracle incompréhensible ! – effleuré, en ce crochet diabolique, une seule des personnes qui encombraient la place… et disparut.

Mais on avait vu ! On avait vu, sur le siège, couvert d'une peau de bique, coiffé de fourrure, le visage masqué de grosses lunettes, un homme qui conduisait ; et, près de lui, sur le devant de ce siège, renversée, ployée en deux, une femme dont la tête ensanglantée pendait au-dessus du capot.

Et on avait entendu ! On avait entendu les cris de cette femme, cris d'horreur, cris d'agonie…

Et ce fut une telle vision de carnage et d'enfer que les gens demeurèrent, quelques secondes, immobiles, stupides.

— Du sang ! hurla quelqu'un.

Il y en avait partout, du sang, sur les cailloux de la place, sur la terre que les premières gelées de l'automne avaient durcie, et, lorsque des gamins et des hommes s'élancèrent à la poursuite de l'auto, ils n'eurent qu'à se diriger d'après ces marques sinistres.

Elles suivaient d'ailleurs la grande route, mais d'une si étrange manière ! allant d'un côté à l'autre, et traçant, près du sillage des pneumatiques, une piste en zigzag qui donnait le frisson. Comment l'automobile n'avait-elle pas heurté cet arbre ? Comment avait-on pu la redresser avant qu'elle ne fît panache au long de ce talus ? Quel novice, quel fou, quel ivrogne, ou plutôt criminel effaré, conduisait cette voiture avec de tels soubresauts ?

Un des paysans proféra :

— Jamais ils ne prendront le tournant de la forêt !

Et un autre dit :

— Parbleu non ! c'est la culbute.

À cinq cents mètres de Saint-Nicolas commençait la forêt de Morgues, et la route, droite jusque-là, sauf un coude léger au sortir du village, montait dès son entrée dans la forêt, et faisait un tournant brusque parmi les rocs et les arbres.

Ce tournant, aucune automobile ne pouvait le prendre sans avoir ralenti au préalable. Des poteaux indicateurs signalaient le danger.

Essoufflés, les paysans arrivèrent au quinconce de hêtres qui formaient la lisière. Et, tout de suite, l'un d'eux s'écria :

— Ça y est !

— Quoi ?

— La culbute.

L'automobile en effet – une limousine – gisait, retournée, démolie, tordue, informe. Près d'elle, le cadavre de la femme. Mais ce qu'il y avait de plus affreux, spectacle ignoble et stupéfiant, c'est que la tête de cette femme était écrasée, aplatie, invisible, sous un bloc de pierre énorme, posé là on ne pouvait savoir par quelle force prodigieuse.

Quant à l'homme à la peau de bique, on ne le trouva point. On ne le trouva point sur le lieu de l'accident. On ne le trouva point non plus aux environs. En outre, des ouvriers qui descendaient la côte de Morgues déclarèrent qu'ils n'avaient rencontré personne.

Donc, l'homme s'était sauvé dans les bois.

Ces bois, que l'on appelle forêt à cause de la beauté et de la vieillesse des arbres, sont de dimensions restreintes. La gendarmerie aussitôt prévenue fit, avec l'aide de paysans, une battue minutieuse. On ne découvrit rien. De même les magistrats instructeurs ne tirèrent, de l'enquête approfondie qu'ils poursuivirent pendant plusieurs jours, aucun indice susceptible de leur donner la moindre lumière sur ce drame inexplicable. Au contraire, les investigations aboutissaient à d'autres énigmes et à d'autres invraisemblances.

Ainsi, on constata que le bloc de pierre provenait d'un éboulement distant d'au moins quarante mètres. Or, l'assassin, en quelques minutes, l'avait apporté et jeté sur la tête de sa victime.

D'autre part, cet assassin, qui, en toute certitude, n'était pas caché dans la forêt – sans quoi on l'aurait inévitablement découvert – cet assassin, huit jours après le crime, eut l'audace de revenir au tournant de la côte et d'y laisser sa peau de bique. Pourquoi ? Dans quel but ? Sauf un tire-bouchon et une serviette, cette fourrure ne contenait aucun objet. Alors ? On s'adressa au fabricant de l'automobile, qui reconnut cette limousine pour l'avoir vendue trois ans auparavant à un Russe, lequel Russe, affirma le fabricant, l'avait vendue aussitôt.

À qui ? Elle ne portait pas de numéro matricule.

De même, il fut impossible d'identifier le cadavre de la morte. Ses vêtements, son linge n'offraient aucune marque.

Quant à son visage, on l'ignorait.

Cependant les émissaires de la Sûreté remontaient en sens inverse la route nationale suivie par les acteurs de ce drame mystérieux. Mais qui prouvait que, dans le courant de la nuit précédente, l'automobile eût justement suivi cette route ?

On vérifia, on interrogea. Enfin on réussit à établir que, la veille au soir, à trois cents kilomètres de là, dans une petite ville située le long d'un chemin de grande communication, qui s'embranchait sur la route nationale, une limousine s'était arrêtée devant un magasin d'épicerie et d'alimentation.

Le conducteur avait d'abord empli son réservoir d'essence, acheté de l'huile et des bidons de rechange, puis avait emporté quelques provisions, du jambon, des fruits, des gâteaux secs, du vin et une demi-bouteille de cognac Trois-Étoiles.

Sur le siège, il y avait une dame. Elle ne descendit point. Les rideaux de la limousine étaient baissés. L'un de ces rideaux bougea plusieurs fois. Le garçon de magasin ne doutait pas qu'il n'y eût quelqu'un à l'intérieur.

Si la déposition de ce garçon était juste, le problème se compliquait encore, car aucun indice n'avait révélé la présence d'une troisième personne.

En attendant, puisque les voyageurs s'étaient munis de provisions, il restait à établir ce qu'ils en avaient fait et ce qu'étaient devenus les débris de ces provisions.

Les agents revinrent sur leurs pas. Ce n'est qu'à la bifurcation des deux routes, c'est-à-dire à dix-huit kilomètres de Saint-Nicolas, qu'un berger, questionné par eux, leur signala une prairie voisine, que cachait un rideau d'arbustes et où il avait vu une bouteille vide et différentes choses.

Au premier examen, les agents furent convaincus. L'automobile avait stationné là, et les inconnus, probablement après une nuit de repos dans leur automobile, s'étaient restaurés et avaient repris leur voyage au cours de la matinée. Comme preuve irrécusable, on retrouva la demi-bouteille de cognac Trois-Étoiles vendue par l'épicier.

Cette bouteille avait été brisée net, au ras du goulot.

Le caillou dont on s'était servi fut recueilli, ainsi que le goulot muni de son bouchon cacheté. Sur le cachet de métal se voyait la trace des tentatives faites pour déboucher normalement la bouteille.

Les agents continuèrent leurs recherches et suivirent un fossé qui bordait la prairie, perpendiculairement à la route. Il aboutissait à une petite source cachée sous des ronces, et d'où il semblait que se dégageât une odeur putride.

Ayant soulevé ces ronces, ils aperçurent un cadavre, le cadavre d'un homme, dont la tête fracassée ne formait plus qu'une sorte de bouillie, où les bêtes pullulaient. Il était habillé d'un pantalon et d'une veste de cuir marron. Les poches étaient vides. Ni papiers, ni portefeuille, ni montre.

Le surlendemain l'épicier et son garçon de magasin, convoqués en hâte, reconnaissaient formellement, à son costume et à sa stature, le voyageur qui, la veille du crime avait acheté des provisions et de l'essence.

Ainsi donc toute l'affaire recommençait sur de nouvelles bases. Il ne s'agissait plus d'un drame à deux personnages – un homme et une femme – dont l'un avait tué l'autre ; mais d'un drame à trois personnages, avec deux victimes dont l'une était précisément l'homme que l'on accusait d'avoir tué sa compagne !

Quant à l'assassin, aucun doute. C'était le troisième personnage qui voyageait à l'intérieur de l'automobile, et qui prenait la précaution de se dissimuler derrière les rideaux. Se débarrassant d'abord du conducteur, il l'avait dépouillé, puis, blessant la femme, il l'emportait dans une véritable course à la mort.

Affaire nouvelle, découvertes inopinées, témoignages imprévus… On pouvait espérer que le mystère allait s'éclaircir, ou, tout au moins, que l'instruction ferait quelques pas dans la voie de la vérité. Il n'en fut rien. Un cadavre se rangea auprès du premier

cadavre. Des problèmes s'ajoutèrent aux autres problèmes. L'accusation d'assassinat passa de celui-ci à celui-là.

Voilà tout. En dehors de ces faits tangibles, évidents, les ténèbres.

Le nom de la femme, le nom de l'homme, le nom de l'assassin, autant d'énigmes.

Et puis, qu'était devenu cet assassin ? S'il avait disparu d'une minute à l'autre, c'eût été déjà un phénomène passablement curieux. Mais le phénomène touchait au miracle en ce que l'assassin n'avait pas absolument disparu ! Il était là ! Il revenait sur le lieu de la catastrophe ! Outre la peau de bique, on ramassa un jour une casquette de fourrure, et, prodige inouï, un matin, après une nuit complète passée en faction dans les rochers du fameux tournant, des lunettes de chauffeur, cassées, rouillées, salies, hors d'usage. Comment l'assassin avait-il pu rapporter ces lunettes sans que les agents le vissent ? Et surtout, pourquoi les avait-il rapportées ?

Il y eut mieux. La nuit suivante, un paysan, obligé de traverser la forêt, et qui, par précaution, avait emporté son fusil et emmené ses deux chiens, s'arrêta net au passage d'une ombre dans les ténèbres. Ses chiens – deux chiens-loups à demi sauvages et d'une vigueur exceptionnelle – bondirent au milieu des taillis et la poursuite commença.

Elle dura peu. Presque aussitôt le paysan perçut deux hurlements horribles, qui s'achevèrent du même coup en plaintes d'agonie. Et puis le silence, le silence absolu.

Terrifié, il prit la fuite, abandonnant son fusil.

Or le lendemain, on ne retrouva aucun des deux chiens. On ne retrouva pas non plus la crosse du fusil. Quant au canon, il était fiché en terre, tout droit, et il y avait, dans un de ses tubes, une fleur, une colchique d'automne, cueillie à cinquante pas de là !

Qu'est-ce que cela signifiait ? Pourquoi cette fleur ? Pourquoi toutes ces complications dans le crime ? Pourquoi ces actes inutiles ? La raison se troublait devant de telles anomalies. Ce n'est qu'avec une sorte de crainte que l'on se risquait dans cette aventure équivoque. On avait l'impression d'une atmosphère lourde, étouffante, où il était impossible de respirer, qui voilait les yeux, et qui déconcertait les plus clairvoyants.

Le juge d'instruction tomba malade. Au bout de quatre jours, son remplaçant avoua que l'affaire lui semblait inextricable. On arrêta deux chemineaux qu'on relâcha sur-le-champ. On en poursuivit un troisième qu'on ne put rejoindre et contre lequel, d'ailleurs, on ne possédait aucune preuve. Bref, ce n'était que désordre, obscurité et contradiction.

Un hasard conduisit à la solution, ou plutôt détermina un ensemble de circonstances qui conduisirent à la solution. Un simple hasard. Le rédacteur d'une grande feuille parisienne envoyé sur place résumait son article en ces termes :

Par conséquent, je le répète, il faut attendre la collaboration du destin. Sans quoi, on perd son temps. Les éléments de vérité ne suffisent même pas à établir une hypothèse plausible. C'est la nuit épaisse, absolue, angoissante. Il n'y a rien à faire. Tous les Sherlock Holmes du monde n'y verraient que du feu, et Arsène Lupin lui-même, passez-moi l'expression, donnerait sa langue au chat.

Or, le lendemain du jour où parut cet article, le journal publiait le télégramme ci-après :

Ai quelquefois donné ma langue au chat, mais jamais pour des bêtises. Le drame de Saint-Nicolas est un mystère pour enfants en nourrice. Arsène Lupin.

La dépêche fit du bruit. On se la rappelle, et on se rappelle les polémiques que suscita aussitôt l'intervention du célèbre aventurier.

Intervention réelle ? On en doutait. Le journal lui-même se méfiait et prenait ses précautions.

À titre de document, ajoutait-il, nous insérons ce télégramme, qui est certainement l'œuvre d'un farceur. Arsène Lupin, quoique passé maître en mystification, ne montrerait tout de même pas cette outrecuidance un peu puérile.

Quelques jours s'écoulèrent. Chaque matin, la curiosité, déçue, devenait plus vive. Allait-on savoir ? Enfin le journal publia cette fameuse lettre si précise, si catégorique, où Arsène Lupin donnait le mot de l'énigme. La voici dans son intégralité.

Monsieur le directeur,

En me mettant au défi, vous me prenez par mon faible. Provoqué, je réponds.

Et tout de suite, j'affirme à nouveau : le drame de Saint-Nicolas est un mystère pour enfants en nourrice. Je ne connais rien qui soit aussi naïf, et la preuve de cette simplicité sera justement la brièveté de ma démonstration.

Elle tient, cette démonstration, en ces quelques mots :

Quand un crime semble échapper à la mesure ordinaire des choses, quand il semble hors nature, stupide, il y a bien des chances pour qu'il ne puisse trouver son explication que dans des motifs extraordinaires, extra-naturels, extra-humains.

Je dis qu'il y a bien des chances, car il faut toujours admettre la part de l'absurdité dans les événements les plus logiques et les plus vulgaires. Mais là, en vérité, comment ne pas voir ce qui est, et ne pas faire entrer en ligne de compte l'absurdité et le disproportionné ?

Dès le début, le caractère très net d'anomalie me frappa. Les zigzags d'abord, l'allure maladroite de l'automobile, que l'on eût dit menée par un novice. On a parlé d'un ivrogne ou d'un fou. Supposition justifiée. Mais ni la folie ni l'ivresse ne peuvent provoquer l'exaspération de force nécessaire pour transporter, et surtout en si peu de temps, la pierre qui écrasa la tête de la malheureuse femme.

Pour cela il faut une puissance de muscles telle que je n'hésite pas à y voir un second signe de cette anomalie qui domine tout le drame.

Et pourquoi le transport de cette pierre énorme, quand il suffisait d'un caillou pour achever la victime ? Et comment d'un autre côté, dans la culbute effroyable de la voiture, l'assassin ne fut-il pas tué ou tout au moins réduit à une immobilité temporaire ? Comment a-t-il disparu ? Et pourquoi, ayant disparu, est-il revenu sur le lieu de l'accident ? Pourquoi avoir jeté là sa fourrure, puis un autre jour sa casquette, puis un autre jour ses lunettes ?

Anomalies, actes inutiles et stupides.

Pourquoi, d'ailleurs, avoir emmené cette femme blessée, moribonde, sur ce siège d'automobile où tout le monde pouvait la voir ? Pourquoi cela au lieu de l'enfermer à l'intérieur, ou de la jeter morte, en quelque coin, comme on avait jeté l'homme sous les ronces de la rivière ?

Anomalie. Stupidité.

Tout est absurde dans l'aventure. Tout y dénote le balbutiement, l'incohérence, la gaucherie, la bêtise d'un enfant, ou plutôt d'un sauvage imbécile et forcené, d'une brute.

Regardez la bouteille de cognac. Il y avait un tire-bouchon (on l'a retrouvé dans la poche de la fourrure). Le meurtrier s'en est-il servi ? Oui, les traces de tire-bouchon sont visibles sur le cachet. Mais le geste était trop compliqué pour lui. Il a cassé le goulot avec une pierre.

Toujours des pierres, notez ce détail. C'est la seule arme et le seul instrument qu'emploie cet individu. C'est son arme habituelle, c'est son instrument familier. Il tue l'homme avec une pierre, la femme avec une pierre, et il débouche les bouteilles avec une pierre.

Une brute, je le répète, un sauvage forcené, détraqué, rendu fou subitement. Par quoi ? Eh ! morbleu, justement par cette eau-de-vie, qu'il a avalée d'un coup, tandis que le conducteur de l'auto et sa compagne déjeunaient dans la prairie. Il est sorti de la limousine, au fond de laquelle il voyageait couvert d'une peau de bique et coiffé d'une casquette, et il a pris la bouteille, et il l'a brisée, et il a bu. Voilà toute l'histoire. Ayant bu, il est devenu fou furieux, il a frappé au hasard, sans raison. Puis, saisi d'une peur instinctive, craignant l'inévitable châtiment, il a dissimulé le ca-

davre de l'homme. Puis, idiotement, il a enlevé la femme blessée et il s'est enfui. Il s'est enfui dans cette automobile qu'il ne savait pas manœuvrer, mais qui, pour lui, représentait le salut, l'impossibilité d'être rattrapé.

– Mais l'argent ? me direz-vous. Le portefeuille volé ?

– Eh ! qui vous dit que c'est lui le voleur ? Qui vous dit que ce n'est pas tel chemineau, tel paysan attiré par l'odeur du cadavre ?

– Soit, soit, objectez-vous encore, mais on l'eût retrouvée, cette brute, puisqu'elle se cache aux environs mêmes du tournant et puisque, après tout, il faut qu'elle mange et qu'elle boive…

– Quoi ?

– Vous ne devinez pas ?

– Non ! Et cependant, vous êtes sûr qu'elle est toujours là ?

– Certes, et la preuve, c'est le paysan qui a vu son ombre. Et c'est aussi, ajouterai-je, la disparition de ces deux chiens-loups, des molosses, qu'elle a escamotés comme des caniches d'appartement…

Et c'est aussi ce canon de fusil fiché en terre, stupidement, avec une fleur. Est-ce assez bête cela ? et niais ? et grotesque ? Allons, vous n'y êtes pas ? Aucun détail ne vous éclaire ?

Non ? Alors le plus simple, voyez-vous, pour en finir et pour répondre à vos objections, c'est d'aller droit au but. Assez d'explications… Des actes. Donc, que ces messieurs de la police et de la gendarmerie veuillent bien y aller eux-mêmes, à ce but. Qu'ils prennent des fusils. Qu'ils explorent la forêt dans un rayon de deux ou trois cents mètres, pas davantage. Mais que, au lieu d'ex-

plorer, la tête basse et les yeux fixés au sol, ils regardent en l'air, oui, en l'air, parmi les branches et les feuilles des chênes les plus hauts et des hêtres les plus inaccessibles. Et croyez-moi, ils le verront. Il est là. Il est là, désemparé, pitoyable, en quête de celui et de celle qu'il a tués, et les cherchant, et les attendant, et n'osant s'éloigner, et ne comprenant pas…

Pour moi, je regrette infiniment d'être retenu à Paris par de grosses occupations et la mise en train d'affaires très compliquées, car j'aurais eu plaisir à suivre jusqu'au bout cette assez curieuse aventure.

Veuillez donc m'excuser auprès de mes bons amis de la justice, et croire, Monsieur le Directeur, à l'assurance de mes sentiments distingués.

Signé : Arsène Lupin.

On se rappelle le dénouement. Ces messieurs de la justice et de la gendarmerie haussèrent les épaules et ne tinrent aucun compte de cette élucubration. Mais quatre hobereaux de la contrée prirent leurs fusils et se mirent en chasse, les yeux au ciel, comme s'ils eussent voulu démolir quelques corbeaux. Au bout d'une demi-heure, ils apercevaient l'assassin. Deux coups de feu : il dégringola de branche en branche.

Il n'était que blessé. On le captura.

Le soir, un journal de Paris, lequel ne connaissait pas encore cette capture, publiait la note suivante :

On est sans nouvelles d'un Monsieur et d'une Madame Bragoff, débarqués, il y a six semaines, à Marseille où ils avaient loué une automobile.

Habitant l'Australie depuis de longues années, ils venaient en Europe pour la première fois, et ils avaient prévenu le directeur du Jardin d'Acclimatation, avec qui ils étaient en correspondance, qu'ils amenaient avec eux un être bizarre, d'une espèce absolument inconnue, et dont on ne pouvait dire si c'était un homme ou un singe.

D'après M. Bragoff, archéologue distingué, on serait en présence du singe-anthropoïde, ou plutôt de l'homme singe dont on n'avait pu jusqu'ici prouver l'existence. Sa structure serait exactement pareille à celle du pithécanthrope rectus découvert à Java en 1891 par le docteur Dubois, et certaines particularités sembleraient donner raison aux théories du naturaliste argentin M. Ameghino, lequel, avec des fragments de crâne trouvés lors des travaux de creusement du port de Buenos Aires, avait pu reconstituer le diprothomme.

Intelligent, observateur, cet animal singulier servait de domestique à ses maîtres dans la propriété qu'ils occupaient en Australie, nettoyait leur automobile, essayait même de la conduire.

Que sont devenus M. et MmeBragoff ? Qu'est devenu l'étrange primate qui les accompagnait ?...

La réponse à cette question était facile maintenant. Grâce aux indications d'Arsène Lupin, on connaissait tous les éléments du drame. Grâce à lui le coupable se trouvait entre les mains de la justice.

On peut le voir au Jardin d'Acclimatation où il est emprisonné sous le nom de Trois-Étoiles. C'est un singe, en effet. Mais c'est un homme aussi. Il a la douceur et la sagesse des animaux do-

mestiques, et la tristesse qu'ils éprouvent quand leur maître est mort. Mais il a beaucoup d'autres caractères qui le rattachent de plus près à l'humanité. Il est fourbe, cruel, paresseux, gourmand, rageur et, surtout, il a pour l'eau-de-vie une passion immodérée.

À part cela, décidément, c'est un singe.

À moins que…

Quelques jours après son… arrestation, j'aperçus, immobile devant la cage, Arsène Lupin, qui, sans aucun doute, cherchait à résoudre cet intéressant problème.

Tout de suite, je lui dis – car la chose me tenait à cœur :

— Vous savez, Lupin… eh bien, votre intervention dans cette affaire, votre démonstration, votre lettre enfin ne m'a pas épaté.

— Ah ! fit-il tranquillement, et pourquoi ?

— Pourquoi ? parce que l'aventure s'est déjà produite, il y a soixante-dix ou quatre-vingts ans. Edgar Poe en a fait le sujet d'un de ses plus beaux contes. Dans ces conditions, le mot de l'énigme se trouvait aisément.

Arsène Lupin me prit le bras et m'entraîna :

— Quand donc, dit-il, l'avez-vous deviné, vous ?

Je confessai :

— En lisant votre lettre.

— Et à quel endroit de ma lettre ?

— Vers la fin.

— Vers la fin, n'est-ce pas ? après que j'eus mis les points sur les i. Ainsi donc, voilà un crime que le hasard répète, dans des circonstances tout à fait différentes évidemment, mais pourtant avec la même sorte de héros, et, à vous comme aux autres, du reste, il a fallu qu'on ouvrît les yeux. Il a fallu le secours de ma lettre, de cette lettre où je me suis amusé – j'y étais d'ailleurs contraint par les faits – à employer la démonstration, quelquefois même les termes dont s'est servi le grand poète américain. Vous voyez bien que ma lettre n'était pas absolument inutile, et que l'on peut se permettre de redire aux gens ce qu'ils n'ont appris que pour l'oublier.

Sur quoi Lupin se retourna et pouffa de rire au nez du vieux singe qui méditait avec l'air grave d'un philosophe…

q

Chapitre 2 Le cabochon d'émeraude

— Vraiment, ma chère Olga, vous parlez de lui comme si vous le connaissiez !

La princesse Olga sourit au groupe de ses amies qui, ce soir-là, fumaient et devisaient autour d'elle, dans son salon, et elle leur dit :

— Mon Dieu, oui, je le connais.

— Vous connaissez Arsène Lupin ?

— Parfaitement !

— Est-ce possible ?

— J'ai connu tout au moins, précisa-t-elle, quelqu'un qui s'amusait à jouer au détective pour le compte de l'Agence Barnett. Or, il est démontré, aujourd'hui, que Jim Barnett et tous les collaborateurs de son agence de renseignements n'étaient autres qu'Arsène Lupin. Par conséquent…

— Et il vous a volée ?

— Au contraire ! Il m'a rendu service.

— Mais c'est toute une aventure !

— Nullement ! Ce fut une paisible conversation d'une demi-heure peut-être, sans coup de théâtre. Mais, durant ces trente minutes, j'ai eu l'impression que je me trouvais en face d'un personnage vraiment extraordinaire, ayant des façons d'agir à la fois très simples et déconcertantes.

On la pressa de questions. Elle n'y répondit pas tout de suite. C'était une femme qui parlait peu d'elle et dont la vie restait assez mystérieuse, même pour ses amies intimes. Avait-elle aimé depuis la mort de son mari ? Avait-elle cédé à la passion de quelques-uns de ces hommes qu'attiraient son ardente beauté, ses cheveux blonds et ses doux yeux bleus ? On le croyait, les méchantes langues la disaient même capable de fantaisies, où il y avait parfois plus de curiosité que d'amour. Mais, au fond, on ne savait rien. Aucun nom ne pouvait être cité.

Plus expansive, pourtant, ce jour-là, elle ne se fit pas trop prier et souleva un petit coin du voile.

— Après tout, dit-elle, pourquoi ne pas vous raconter cette entrevue ? Si je dois mêler à mon récit une autre personne, le rôle qu'y joua celle-ci n'a rien qui m'oblige au silence, j'en parlerai, d'ailleurs, très brièvement, puisque, après tout, c'est Arsène Lupin seul qui vous intéresse, n'est-ce pas ? Donc, à cette époque, et pour résumer l'aventure en une phrase dont vous comprendrez toute la signification, j'avais inspiré un amour violent et sincère – j'ai le droit d'employer ces mots – à un homme dont le nom de famille, tout au moins, vous est connu : Maxime Dervinol.

Les amies d'Olga sursautèrent.

— Maxime Dervinol ? Le fils du banquier ?

— Oui, dit-elle.

— Le fils du banquier faussaire, escroc, qui s'est pendu dans sa cellule de la Santé, le lendemain de son arrestation ?

— Oui, répéta la princesse Olga, très calmement.

Et, après avoir réfléchi un instant, elle reprit :

— Cliente du banquier Dervinol, j'étais une de ses principales victimes. Peu de temps après le suicide de son père, Maxime, que je connaissais, vint me voir. Riche par son propre travail, il se proposait de désintéresser tous les créanciers et me demandait seulement certains arrangements, qui l'obligèrent à revenir chez moi plusieurs fois. L'homme, je l'avoue, m'avait toujours été sympathique. Il me le fut davantage encore par l'extrême dignité de sa tenue. L'acte de probité qu'il accomplissait lui semblait évidemment tout naturel et, d'autre part, bien qu'il ne manifestât aucun embarras et que l'infamie de son père ne pût l'atteindre,

on sentait en lui une souffrance infinie et une blessure secrète, que la moindre parole irritait.

« Je l'accueillis comme un ami, un ami qui ne tarda pas à devenir amoureux, sans que jamais il fît allusion à cet amour que je voyais grandir chaque jour. S'il n'y avait pas eu la déchéance de son père, il m'eût certainement demandée en mariage. Mais il n'osa pas plus qu'il n'osa se déclarer, ni m'interroger sur mes propres sentiments. Qu'aurais-je répondu, d'ailleurs ? Je les ignorais.

« Un matin, nous déjeunâmes au Bois. Après quoi, il me suivit ici, dans ce salon même. Il était soucieux. Je déposai mon sac à main sur le guéridon, ainsi que toutes mes bagues, et je me mis au piano, sur son désir, pour y jouer des airs russes qu'il affectionnait. Il écouta, debout derrière moi, avec une émotion que je devinais. Quand je me relevai, je vis qu'il était pâle et je pensai qu'il allait parler. Tout en l'observant, et troublée moi aussi, je le confesse, je repris mes bagues, les remis d'un geste distrait et, soudain, je m'interrompis et murmurai, beaucoup plus pour couper court à une situation gênante que pour exprimer mon étonnement à propos d'un fait banal :

« – Tiens, qu'est donc devenue mon émeraude ?

« Je m'aperçus qu'il tressaillait, et il s'écria :

« – Votre belle émeraude ?

« – Oui, ce cabochon que vous aimez tant, lui dis-je, tout simplement d'ailleurs, car, en vérité, aucune arrière-pensée ne se glissait en moi.

« – Mais vous l'aviez au doigt pendant le déjeuner.

« – Sans aucun doute ! Mais, comme je ne joue jamais du piano avec mes bagues, j'ai déposé celle-ci à cet endroit, auprès des autres.

« – Elle doit y être encore…

« – Elle n'y est pas.

« Je remarquai que sa pâleur augmentait et qu'il demeurait dans une attitude rigide, avec une expression si bouleversée que je plaisantai :

« – Eh bien ! après ? cela n'a aucune importance. Elle a dû tomber quelque part.

« – Mais on la verrait, dit-il.

« – Non. Peut-être a-t-elle roulé sous un meuble.

« J'allongeai le bras vers le bouton d'une sonnette électrique, mais il me saisit le poignet et, d'un ton saccadé :

« – Une seconde… Il faut attendre… Qu'allez-vous faire ?

« – Sonner la femme de chambre.

« – Pourquoi ?

« – Mais pour chercher la bague.

« – Non, non, je ne veux pas. À aucun prix !

« Et, tout frémissant, le visage contracté, il me dit :

« – Personne n'entrera ici, et ni vous ni moi ne sortirons, avant que l'émeraude ait été retrouvée.

« – Pour la retrouver, il faut chercher ! Regardez donc derrière le piano !

« – Non !

« – Pourquoi ?

« – Je ne sais pas… Je ne sais pas… Mais tout cela est pénible !

« – Il n'y a là rien de pénible, lui dis-je. Ma bague est tombée. Il s'agit de la ramasser. Cherchons !

« – Je vous en prie…, dit-il.

« – Mais pour quelle raison ? Expliquez-vous !

« – Eh bien ! dit-il, se décidant tout à coup, si je la retrouvais à cet endroit ou à un autre, vous pourriez croire que c'est moi qui, affectant de chercher, viens de l'y déposer.

« Je fus stupéfaite et prononçai à demi-voix :

« – Mais je ne vous soupçonne pas ! Maxime…

« – Actuellement, non… mais plus tard, vous sera-t-il possible d'échapper au doute ?

« Je compris toute sa pensée. Le fils du banquier Dervinol avait le droit d'être plus sensible et plus craintif qu'un autre. Si ma raison se révoltait contre l'offense d'une accusation, pourrais-je ne pas me souvenir qu'il se trouvait placé entre moi et le guéridon, tandis que j'étais au piano ? Et déjà même, en cette minute où nous nous regardions au fond des yeux, avec angoisse, est-ce que je ne m'étonnais pas de sa pâleur et de son désarroi ? Un autre eût ri à sa place. Pourquoi ne riait-il pas ?

« – Vous avez tort, Maxime, lui dis-je. Mais tout de même, il y a là de votre part un scrupule auquel je dois me soumettre. Donc, ne bougez pas !

« Je me baissai et jetai un coup d'œil entre le piano et le mur, et sous le secrétaire. Puis, je me relevai :

« – Rien ! Je ne vois rien !

« Il se tut. Son visage était décomposé.

« Alors, sous l'inspiration d'une idée, je repris :

« – Voulez-vous me laisser agir ? Il me semble que l'on pourrait…

« – Oh ! s'écria-t-il, faites tout ce qu'il est possible de faire pour découvrir la vérité. Mais c'est un acte grave, ajouta-t-il, un peu puérilement. Une imprudence pourrait tout perdre. N'agissez qu'en toute certitude !

« Je le tranquillisai, et, après avoir compulsé l'annuaire du téléphone, je demandai la communication avec l'agence de renseignements Barnett. M. Jim Barnett me répondit lui-même. Sans lui donner la moindre explication, j'insistai pour qu'il vînt sans retard. Il me promit sa visite immédiate.

« Dès lors, ce fut l'attente, et, d'un côté et de l'autre, une agitation que nous ne pouvions réprimer.

« – C'est un de mes amis qui m'a recommandé ce Barnett, disais-je, avec un rire nerveux. Un type bizarre, sanglé dans une vieille redingote, coiffé d'une perruque, mais fort habile. Seulement, il faut se défier, paraît-il, car il se paie lui-même sur le client des services qu'il rend.

« J'essayais de plaisanter. Maxime demeurait immobile et sombre. Et, soudain, la sonnerie du vestibule retentit. Ma femme de chambre frappa presque aussitôt. Toute fébrile, j'ouvris moi-même la porte, en disant :

« – Entrez, monsieur Barnett… Vous êtes le bienvenu !

« Je fus confondue de voir que l'homme qui entrait n'avait aucun rapport avec celui que j'attendais. Il était habillé avec une élégance discrète. Il était jeune, d'aspect sympathique, et très à son aise, comme quelqu'un qu'aucune situation ne saurait prendre au dépourvu. Il me regarda un peu plus longtemps qu'il n'eût fallu, d'une façon qui montrait que je ne lui déplaisais pas. Puis, l'examen terminé, il s'inclina et me dit :

« – M. Barnett, fort occupé, m'a proposé l'agréable mission de le remplacer, si, toutefois, ce changement ne vous importune pas. Me permettez-vous de me présenter ? Baron d'Enneris, explorateur, et, quand l'occasion s'en présente, détective amateur. Mon ami Barnett me reconnaît certaines qualités d'intuition et de clairvoyance, que je me divertis à cultiver.

« Cela fut dit avec bonne grâce et avec un sourire si engageant qu'il m'eût été impossible de refuser son assistance. Ce n'était pas un détective qui me proposait ses services, mais un homme du monde qui se mettait à ma disposition. Et cette impression fut si forte en moi qu'ayant allumé machinalement une cigarette, selon mon habitude, je commis l'acte incroyable de lui en offrir une, en disant :

« – Vous fumez, monsieur ?

« Ainsi, une minute après l'arrivée de cet inconnu, nous étions l'un en face de l'autre, la cigarette aux lèvres. La scène s'était transformée au point que ma fièvre tombait, et que tout semblait s'apaiser dans le salon. Dervinol seul gardait un air renfrogné. Je le présentai aussitôt :

« – M. Maxime Dervinol.

« Le baron d'Enneris salua, mais il n'y eut pas un détail dans son attitude qui pût faire croire que ce nom de Dervinol évoquât en lui le moindre souvenir. Cependant, après un certain temps, comme s'il n'eût pas voulu que la liaison de ses idées fût trop évidente, il me posa cette question :

« – J'imagine, madame, que quelque chose a disparu de chez vous ?

« Maxime se contint. Je répondis négligemment :

« – Oui… en effet… Mais cela n'a aucune importance.

« – Aucune, dit le baron d'Enneris en souriant, mais tout de même, c'est un petit problème à résoudre, et monsieur et vous avez dû y renoncer. Cette chose vient de disparaître ?

« – Oui.

« – Tant mieux ! Le problème sera plus facile. Qu'est-ce donc ?

« – Une bague… une émeraude que j'avais mise sur ce guéridon, avec mes autres bagues et ce sac à main qui s'y trouve.

« – Pourquoi avez-vous quitté vos bagues ?

« – Pour jouer du piano.

« – Et, pendant que vous jouiez, monsieur était près de vous ?

« – Debout, derrière moi.

« – Donc, entre vous et le guéridon ?

« – Oui.

« – Dès que vous avez constaté la disparition de l'émeraude, vous l'avez cherchée ?

« – Non.

« – M. Dervinol, non plus ?

« – Non plus.

« – Personne n'est entré ?

« – Personne.

« – C'est M. Dervinol qui s'est opposé aux recherches ?

« Maxime déclara, d'un ton agacé :

« – C'est moi.

« Le baron d'Enneris se mit à marcher de long en large. Il marchait à petits pas élastiques, ce qui donnait à son allure une souplesse infinie. S'arrêtant devant moi, il me dit :

« – Ayez l'obligeance de me montrer vos autres bagues.

« Je lui tendis les deux mains. Il les examina, et, aussitôt, il eut un léger rire. Il semblait s'amuser et poursuivre, plutôt qu'une enquête, un jeu qui le divertissait.

« – La bague disparue avait évidemment une grande valeur, n'est-ce pas ?

« – Oui.

« – Pouvez-vous préciser ?

« – Mon bijoutier l'estimait à quatre-vingt mille francs.

« – Quatre-vingt mille. Parfait !

« Il était enchanté. Ayant retourné ma main gauche, il en observa la paume longtemps, comme s'il se fût appliqué à en déchiffrer les lignes.

« Maxime fronçait les sourcils. Il était visible que le personnage l'horripilait. Quant à moi, j'aurais voulu me dégager et interrompre un geste choquant. Mais la pression, si douce cependant, ne me permettait pas la moindre résistance, et cet homme eût embrassé ma main que je ne sais si j'aurais eu la force de le repousser, tellement je subissais l'influence de son autorité et de sa manière d'agir.

« Au fond, j'étais persuadée qu'il avait déjà résolu l'énigme, pour le moins au point de vue du fait lui-même. Il ne me posa plus une question directe. Mais je ne doutai pas que les deux ou trois anecdotes qu'il me raconta sur des aventures analogues à celle qui m'arrivait ne lui servissent à élucider notre affaire. Il jetait, de temps à autre, un coup d'œil rapide sur Maxime ou sur moi, épiant, me semblait-il, la réaction produite par son récit.

« Je protestais en moi-même. Vainement. Je sentais qu'il découvrait ainsi, peu à peu, sans nous interroger, l'état de nos relations, l'amour de Maxime et mes propres sentiments. J'avais

beau me contracter, et Maxime aussi sans doute, il dépliait, pour ainsi dire, tous ces secrets qui s'entassent en chacun de nous, comme les feuillets d'une lettre. C'était exaspérant !

« À la fin, Maxime s'emporta :

« – Je ne vois pas vraiment en quoi tout cela concerne…

« – En quoi cela concerne l'affaire qui nous réunit ? interrompit le baron d'Enneris. Mais nous y sommes en plein. L'énigme, en elle-même, ne signifie pas grand-chose. Mais la solution que je vous propose ne peut être la solution juste que si elle s'appuie sur vos états d'âme, au moment du petit incident qui s'est produit.

« – Mais enfin, monsieur, s'écria Maxime, qui avait peine à se contenir, vous n'avez pas fait une seule recherche ! Vous n'avez dérangé aucun meuble, rien observé, rien regardé même. Ce n'est pas par une conférence inutile que vous nous rendrez le bijou perdu.

« Le baron d'Enneris sourit doucement :

« – Vous êtes de ceux, monsieur, qui se laissent impressionner par le cérémonial coutumier des enquêtes et qui veulent tirer la vérité des faits matériels, alors que presque toujours, monsieur, elle se cache dans des régions tout à fait différentes. Le problème qui nous occupe aujourd'hui n'est pas d'ordre technique ou policier, mais d'ordre psychologique… uniquement. Mes preuves ne sont pas dans le succès d'investigations fastidieuses, mais dans la constatation irréfutable de ces phénomènes psychiques, tout à fait spéciaux, qui provoquent en nous, et principalement chez les

natures impressionnables et impulsives, des actes qui échappent au contrôle de notre conscience.

« – C'est-à-dire, articula Maxime, d'une voix furieuse, que j'aurais commis l'un de ces actes ?

« – Non, monsieur, il ne s'agit pas de vous !

« – De qui, alors ?

« – De madame !

« – De moi ? m'écriai-je.

« – De vous, madame, qui êtes précisément, comme toutes les femmes, de ces natures impressionnables et impulsives auxquelles je fais allusion. Et c'est à votre propos que je me permets de rappeler que nous ne conservons pas toujours la maîtrise absolue et l'unité totale de notre personnalité. Elle se dédouble, non seulement aux grands moments tragiques où notre destin se joue, mais aux moments les plus simples et les plus insignifiants de l'existence quotidienne. Et tandis que nous continuons à vivre, à causer et à penser, notre inconscient prend la direction de nos instincts et nous fait agir dans l'ombre, à l'insu de nous-mêmes, et souvent d'une manière anormale, absurde et inintelligente.

« Bien qu'il s'exprimât gaiement et sans la moindre pédanterie, je commençais à m'impatienter et je lui dis :

« – Concluez, je vous prie, monsieur.

« Il répliqua :

« – Soit ! Mais excusez-moi, madame, si je suis obligé de le faire d'une façon qui vous semblera indiscrète et sans m'arrêter à

de puériles considérations de politesse et de réserve mondaine. Donc, voici les faits. Il y a une heure, vous êtes arrivée ici en compagnie de M. Dervinol. Je ne dirai rien qui vous blesse si j'admets que M. Dervinol vous aime et je n'avancerai rien qui ne soit véridique si je suppose que vous aviez l'intuition qu'il allait se déclarer. Les femmes ne se trompent pas là-dessus, et c'est toujours pour elles un trouble profond. Par conséquent, au moment de vous mettre au piano, et lorsque vous avez retiré vos bagues – comprenez bien l'importance de mes paroles ! – vous étiez l'un et l'autre, vous plus encore que monsieur, vous étiez dans une de ces dispositions d'esprit, dont je parlais tout à l'heure, et vous n'aviez pas la notion exacte de ce que vous faisiez.

« – Mais si ! protestai-je, j'étais fort lucide.

« – En apparence, oui, et vis-à-vis de vous-même. Mais en réalité, on n'est jamais tout à fait lucide quand on subit une crise d'émotion, si légère soit-elle. Or, vous étiez ainsi, c'est-à-dire toute prête à l'erreur, au faux jugement et au geste involontaire.

« – Bref ?…

« – Bref, madame, vous deviez accomplir, et vous avez accompli, sans le vouloir, et même sans le savoir, un acte de défiance absolument contraire à votre tempérament et plus contraire encore à la logique même de la situation. Car, en vérité, quel que soit le nom porté par M. Dervinol, il était inconcevable de le croire d'avance, a priori, capable de dérober votre émeraude.

« Je fus indignée et m'exclamai vivement :

« – Moi ! j'ai cru cela ? J'ai cru une pareille infamie ?

« – Certes non, riposta le baron d'Enneris, mais votre inconscient a manœuvré comme si vous le croyiez et, furtivement, en dehors de votre regard et de votre pensée, il a fait un choix entre celles de vos bagues qui n'ont point de valeur, dont les pierres sont fausses, comme beaucoup de bijoux que l'on porte couramment, et votre émeraude, qui, elle, n'est pas fausse, et qui vaut quatre-vingt mille francs. Et, ce choix fait, sans que vous le sachiez, les bagues déposées, bien en évidence, sur le guéridon, vous avez mis, toujours sans le savoir, la précieuse et magnifique émeraude, à l'abri de toute tentative.

« L'accusation me jeta hors de moi.

« – Mais c'est inadmissible ! m'écriai-je avec force. Je m'en serais aperçue.

« – La preuve, c'est que vous ne vous en êtes pas aperçue !

« – Mais alors, elle serait sur moi, cette émeraude !

« – Pas du tout, elle est restée où vous l'avez placée.

« – C'est-à-dire ?

« – Sur ce guéridon.

« – Elle n'y est pas. Vous voyez bien qu'elle n'y est pas !

« – Elle y est.

« – Comment ? puisqu'il n'y a que mon sac !

« – Eh bien ! c'est qu'elle est dans votre sac, madame.

« Je haussai les épaules.

« – Dans mon sac ! Qu'est-ce que vous chantez là ?

« Il insista.

« – Je regrette, madame, d'avoir l'air d'un prestidigitateur ou d'un charlatan. Mais vous m'avez convoqué pour découvrir une bague perdue : je dois donc vous dire où elle est.

« – Elle ne peut pas être là !

« – Elle ne peut pas être ailleurs !

« J'éprouvais un sentiment bizarre. J'aurais voulu, sans aucun doute, qu'elle y fût, mais j'aurais été heureuse aussi qu'elle n'y fût pas et que cet homme fût humilié par l'échec de ses visions et de sa prédiction.

« Il me fit un signe auquel j'obéis malgré moi. Je pris le sac, l'ouvris et cherchai fiévreusement parmi les menus objets qui l'encombraient. L'émeraude s'y trouvait.

« Je demeurai stupide. Je n'en croyais pas mes yeux et je me demandais si c'était bien ma véritable émeraude que je tenais entre les mains. Mais oui, c'était elle. Aucune erreur possible. Alors… alors… que s'était-il donc passé en moi pour que j'eusse pu agir d'une manière aussi insolite, et, pour Maxime Dervinol, aussi injurieuse ?

« Devant mon air confondu, le baron d'Enneris ne cacha pas sa joie, et je dois même dire qu'il eût gagné à l'exprimer avec plus de retenue. À partir de cet instant, son attitude si correcte d'homme du monde fit place à l'exubérance d'un professionnel qui a réussi un beau coup.

« – Et voilà, dit-il. Voilà ce que c'est que les petites plaisanteries auxquelles se livre notre instinct, quand on ne le surveille

pas. C'est un mauvais petit diable qui accomplit les pires farces. Et il opère dans des régions si obscures, que vous n'avez pas eu l'idée d'interroger ce sac. Vous eussiez cherché partout et vous auriez accusé le monde entier, y compris M. Dervinol, plutôt que de suspecter cet objet intangible et innocent auquel vous veniez de confier un trésor ! N'est-ce pas démontant, madame, et un peu comique peut-être ? Quel jour projeté sur les profondeurs invisibles de notre nature ! Nous sommes fiers de nos sentiments et de notre dignité et nous cédons aux ordres mystérieux des puissances inférieures. Nous avons tel ami, pour qui nous sommes pleins d'estime, et nous l'outrageons sans le moindre souci. En vérité, c'est à n'y rien comprendre !

« Avec quel enjouement ironique il lançait sa petite tirade ! J'éprouvais l'impression que le baron d'Enneris avait disparu, et que c'était bien un collaborateur de l'Agence Barnett qui opérait, avec son visage réel, ses habitudes personnelles, sans masque et sans gestes d'emprunt.

« Maxime s'avança, les poings serrés. L'autre eut un mouvement de buste, qui le redressa encore et le fit paraître plus grand qu'il n'était.

« Puis, s'approchant soudain de moi, il me baisa la main, ce qu'il n'avait pas fait en tant que baron d'Enneris, et me regarda, droit dans les yeux. Enfin, il saisit son chapeau, salua d'un mouvement large et quelque peu théâtral, comme il eût salué avec un feutre à plume, et s'éloigna, fort satisfait de lui-même, tout en répétant :

« – Jolie petite affaire… J'adore traiter ces petites affaires-là… C'est ma spécialité. À votre entière disposition, madame. »

La princesse Olga avait terminé son récit. Elle alluma nonchalamment une cigarette et sourit à ses amies, qui se récrièrent aussitôt :

— Et après ?

— Après ?

— Oui, l'histoire de la bague est finie. Mais la vôtre ?…

— La mienne est finie également.

— Voyons, ne nous faites pas languir ! Allez jusqu'au bout, Olga, puisque vous êtes en veine de confidences.

— Mon Dieu, que vous êtes curieuses ! Enfin ! Que voulez-vous savoir ?

— Comment ! Mais, d'abord, ce qu'il est advenu de Maxime Dervinol et de sa passion.

— Ma foi, pas grand-chose. Au fond, n'est-ce pas ? J'avais douté de lui en cachant, intentionnellement ou non, cette émeraude. Aigri, déjà, et inquiet, il en souffrit beaucoup et ne me le pardonna pas. Et puis, il commit une maladresse, qui lui fit du tort dans mon esprit. Irrité contre le baron d'Enneris, il lui envoya un chèque de dix mille francs, en l'adressant à l'Agence Barnett. Le chèque me fut renvoyé dans une enveloppe, épinglée à une admirable corbeille de fleurs, avec quelques lignes, respectueuses à mon égard, et signées…

— Baron d'Enneris ?

— Non.

— Jim Barnett ?

— Non.

— Alors ?

— Arsène Lupin !

Elle se tut de nouveau. Une de ses amies observa :

— N'importe qui pouvait signer de la sorte.

— Évidemment !

— Vous n'avez pas cherché à savoir ?…

La princesse Olga ne répondit pas et son amie reprit :

— Je m'explique fort bien, Olga, que Maxime Dervinol ne vous ait plus intéressée. D'un bout à l'autre de l'aventure, il fut dominé par cet énigmatique personnage qui sut, avec tant d'adresse, concentrer votre attention sur lui et piquer votre curiosité. Soyez franche, Olga, sa conduite vous donna quelque envie de le revoir.

La princesse Olga ne répondit pas davantage. L'amie, qui avait son franc-parler avec elle et la taquinait parfois, continua :

— Somme toute, Olga vous avez gardé votre bague et Dervinol son argent. Rien ne vous a été dérobé, contrairement aux principes de Barnett, qui se payait toujours lui-même, vous l'avez dit, des services qu'il rendait. Car, enfin, il eût pu tout aussi bien escamoter l'émeraude, en fouillant lui-même dans le sac, et, s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il espérait peut-être quelque chose de beaucoup mieux qu'une bague. Tenez, cela me rappelle ce qu'on m'a raconté, à savoir qu'une fois, n'ayant rien récolté, il enleva la femme de son débiteur et fit une croisière avec elle. Quelle jolie façon de se récompenser, Olga, et qui correspond bien à la sil-

houette et au caractère de l'homme que vous nous avez montré ! Qu'en pensez-vous, Olga ?

Olga ne se départit pas de son silence. Étendue dans un fauteuil, les épaules nues, son beau corps allongé, elle regardait s'élever la fumée de sa cigarette. À sa main resplendissait le magnifique cabochon d'émeraude.

q

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/leblanc_maurice_-_nouvelles/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.